

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Le psychanalyste entre athéisme freudien et ouverture à l'écoute de « l'évènement intérieur » du sujet

Conférence de **Jean-Michel HIRT**

et débat animé par l'équipe de préparation du cycle

Marc BONNET (modérateur)

Marie AGUERA

Jean-Pierre ALLIE

Robert DUBANCHET

Zohra PERRET

Bruno FABRE

Marie-Catherine LAVAUD

Nouri JEDDI

Lyon, 17 mars 2007

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Introduction de Marie AGUERA

Bonjour à tous et merci d'être là pour cet après-midi de travail et de pensée, pour lesquels Jean-Michel Hirt va nous stimuler. Nous le saluons et le remercions d'avoir accepté notre invitation. Au nom de notre groupe, je vous souhaite la bienvenue.

Nous sommes quelques analystes de la région qui, dans le cadre du QUATRIEME GROUPE, nous réunissons depuis le printemps 2005 sur le thème que nous avons intitulé *Psychanalyse et spiritualités*.

Nous avons fait d'emblée le choix de ponctuer nos travaux de groupe par des interventions publiques avec les auteurs qui se confrontent à ces questions, et de les mettre en débat. Ainsi avons-nous, l'an passé, invité Sophie de Mijolla-Mellor pour son ouvrage *Le besoin de croire*.

Nous sommes travaillés par la question du spirituel et de ses corrélats religieux et mystiques dans nos positions de psychanalystes, notre observation du monde et nos écoutes intérieures, jusque parfois par les cures que nous menons, et nous tentons de travailler à notre tour sa difficile articulation avec la psychanalyse.

La question est difficile car interroger cet aspect, c'est chercher à l'extirper d'une apparente évidence commune. Les outils conceptuels qui nous sont familiers en tant qu'analystes ne sont pas de la même manière pour chacun d'entre nous à même de formaliser un discours rigoureux sur le sujet, et on peut penser qu'ils sont souvent insuffisants.

La question est aussi, nous l'expérimentons, hautement psychanalytique. C'est une terre de friche.

Nous sommes donc heureux d'y croiser ceux qui, comme vous, Jean-Michel Hirt, s'attellent à la tâche et nous y devancent.

C'est de désir qu'il s'agit, au bout du compte, du nôtre, comme le disait Lacan. Il nous conduit dans ce travail groupal à réinterroger nos histoires et nos inscriptions. Nous revisitons nos dettes symboliques, nos appartenances et donc nos différences, et nous pouvons nous targuer d'avoir jusqu'à ce jour réussi à travailler ensemble dans la confiance et l'humour. Car, pour vous paraphraser un peu, Monsieur Hirt, il se joue dans cette démarche quelque chose de l'infidélité, une réappropriation de nos racines culturelles et de nos dettes métapsychologiques, une tentative de nous défaire de nos dogmes pour nous exiler vers une pensée renouvelée.

Jean Clavreul, mort en octobre dernier, écrivait dans *Le désir et la loi* à propos de dette symbolique et de psychanalyse : «... ce que la psychanalyse montre avec certitude, c'est qu'on revient toujours vers les signifiants qui ont été formateurs, qu'ils soient familiaux ou culturels. Il n'existe pas d'homme nouveau créé *ex nihilo*, et l'idée d'un *homo psychanalyticus*, né d'une psychanalyse réussie, est contradictoire avec ce que nous enseigne notre expérience. Nous sommes les produits des expériences, notamment

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

psychanalytiques, qui nous permettent d'avoir accès à cette histoire ; et nous ne pouvons nous désolidariser du frayage qui a rendu possible un tel accès. Là se situe la dette symbolique.

Ce qui exclut tout autant qu'on fétichise les paroles, les écrits envers qui nous sommes redevables : car c'est à nous-mêmes qu'il appartient de les reprendre à notre compte afin qu'ils prennent la force et la dimension propres à ce qui fait acte.¹ »

Notre démarche groupale nous a amenés à nous intéresser à l'athéisme freudien : qu'en est-il ? Et que faire de cet héritage ?

C'est ainsi que nous avons travaillé à partir de votre ouvrage publié en 1998, Jean-Michel Hirt, *Vestiges du Dieu, athéisme et religiosité*.

Dans cet écrit, vous constatez avec Freud la prégnance psychique de l'illusion et de la religiosité, vous interrogez le travail freudien de déprise sur ces dernières, et les mettez au regard de cette même déprise soutenue par des croyants, démontrant ainsi que la psychanalyse et la foi peuvent faire œuvre semblable de distance par rapport aux idoles.

Nous avons eu dans notre groupe et à partir de ce livre des discussions nourries, et gardons des questionnements nourriciers. Je vais les résumer et vous les exposer en vrac :

Sur fond de questions comme : « Faut-il être athée quand on est psychanalyste ? », nous avons abordé l'évolution de l'athéisme de Freud selon les époques, son « éloignement » au bout du compte de la question, laissée en suspens (comme le soulignait Octave Mannoni en décembre 1975²), et cela peut-être en lien avec la place que tient la question du père dans son élaboration.

Nous avons questionné les accointances entre d'une part l'illusion et la religiosité et d'autre part l'athéisme, commencé à repérer la place des pulsions dans la religiosité mais aussi l'impact de la temporalité dans la démarche spirituelle. Là, nous trouvons matière à examiner le contre-transfert dans l'expérience de la cure du point de vue du sexuel, du religieux et du spirituel.

Nous constatons qu'il y a de l'interdit de penser dans l'instrumentalisation des monothéismes par le politique et le collage fondamentaliste qui en découle sur la scène mondiale ; et nous nous demandons si et comment la psychanalyse soutient ce bâillonnement actuel.

Que s'est-il passé dans nos analyses que nous réitérerions dans l'écoute de nos analysants ?

¹ Jean CLAVREUL, *Le désir et la loi*, Denoël, 1987, L'éthique psychanalytique en question, p. 64.

² En décembre 1975, Octave MANNONI donnait une conférence sur le sujet, publiée dans la revue *Ornicar*, printemps 1976.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Comment être assez croyant en la psychanalyse pour être à l'écoute de ce délire ou de son équivalent qui rend compte de l'athéisme et/ou de la transcendance approchés et transformés au fil de la cure ?

Comment, autrement dit, se confronter à la violence de l'énigme en arrivant peu ou prou à se détacher de nos allégeances athées ou spirituelles conscientes ou pas, afin de ne pas pervertir cette écoute par un « bouchon » ?

De cette expérience et ce désir incommunicables, comment entendre et travailler certains silences ou blocages, au-delà de l'expression de la religion comme traitement des tabous fondamentaux et comme construction de l'identité ?

Bref, il y aurait dans la cure, de « l'évènement intérieur », et certains soutiennent – j'en suis – que cela ne se situe pas que dans l'expression collective de la religiosité ou des traditions re-liantes, ni que ce serait réservé à quelque figure hors du commun.

Quel lien cela aurait-il avec la souffrance verbalisée ou donnée à voir par nos patients lors de la demande ou au fil du travail ? La souffrance ne serait-elle pas parfois un « cache-sexe » ou une tentative de porter quelque chose d'un « au-delà » d'une quête spirituelle indicible ?

Il y aurait donc dans ce que révèle la cure de « l'évènement intérieur », sommes-nous quelques-uns à penser, il y aurait du spirituel, et cela à la fois comme expérience intime au sujet et comme potentialité psychique communément partagée.

Voilà donc à grands traits où nous en sommes dans notre groupe *Psychanalyse et spiritualités* à partir de la lecture de votre ouvrage.

Aujourd'hui, nous allons tout d'abord vous écouter, Jean-Michel Hirt. Psychanalyste, membre de l'Association Psychanalytique de France, et professeur de psychopathologie à l'université de Paris XIII.

Vous avez notamment écrit et publié :

- *Le miroir du prophète, psychanalyse et islam*, 1993
- *Vestiges du dieu, athéisme et religiosité*, 1998
- *Les infidèles, s'aimer soi-même comme un étranger*, 2003
- *L'insolence de l'amour, fictions de la vie sexuelle*, 2007

Nous voyons que vous travaillez la question qui nous occupe depuis un certain temps !

Cet après-midi vous allez nous parler de « La psychanalyse entre athéisme freudien et ouverture à l'écoute de l'évènement intérieur du sujet ».

Après quoi Marc BONNET nous invitera à débattre, à expliciter les questionnements propres à chacun, et vous tous serez invités à prendre la parole à votre tour.

Dans l'esprit de notre démarche, je vous souhaite un débat fécond, sans crainte de la controverse, ni de quelque hérésie, psychanalytique ou autre.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Mais d'abord nous vous écoutons, Jean-Michel Hirt, désireux que nous sommes ici de vous entendre sur cette question.

Intervention de Jean-Michel HIRT

1 - Freud et la vérité religieuse

« *An infidel Jew* », Freud, en effet, se qualifie comme tel dans sa réponse à la lettre d'un médecin américain ; lettre qui lui sert de prétexte, dans l'article *Un évènement de la vie religieuse*, (1928), pour analyser la corrélation entre la vue du corps mort d'une vieille femme et le réveil des sentiments religieux chez ce médecin ; réveil qui, d'après Freud, doit tout au complexe d'Œdipe du médecin – le fantasme de sa mère nue et morte sous ses yeux – et rien à l'intervention divine que ce dernier évoque. Mais la question demeure : comment affronter l'horreur provoquée par le corps devenu la proie de la mort ? C'est la même attitude d'infidèle qui à la déclaration de son jeune ami Binswanger : « L'Esprit (*Geist*) est tout », lui fait répondre : « L'humanité a toujours su qu'elle a de l'Esprit ; je devais lui montrer qu'il y a aussi des pulsions ».

Mais que croit-on savoir de l'athéisme freudien ? « Juif athée » comme il le déclarait souvent, Freud revendiquait son appartenance à la culture juive, tout en refusant les croyances de sa religion d'origine ou de n'importe quelle autre religion. Il jugeait celles-ci au service de l'inhibition de pensée, ce relais psychique de tous les despotismes internes et externes, ainsi que des trois effets majeurs de cette inhibition : l'intolérance, le dogmatisme et la rigidité caractérisée. Il estimait que le grand tort des religions, c'est d'annuler la perte de l'objet dans la vie psychique du sujet par la consolation qu'elles dispensent et d'ignorer « le monde extérieur réel ». Refusant la vérité qui, pour lui, coïncide avec la connaissance des lois de ce « monde extérieur réel », reposant sur des illusions, toute religion « tire sa force de sa complaisance envers nos motions de désirs pulsionnels », affirme-t-il dans la xxv^e *Nouvelle conférence* (1933), « Sur une *Weltanschauung* ». Quand bien même les religions organisent les dispositifs culturels de l'interdit et de la transgression.

En somme, perdue sans difficulté la représentation politiquement laïque d'un homme à la fois attaché aux idéaux du siècle des Lumières et lié par les conditions idéologiques matérialistes de l'objectivité scientifique au début du xx^e siècle. De fait, aujourd'hui encore, l'opposition entre la vérité du monde et la vérité inscrite dans les Ecritures des monothéismes paraît insurmontable.

Pourtant, cette représentation conforme aux attentes croyantes de l'analyste, si rassurante pour son confort athée, ne rend pas justice à la passion de Freud pour la chose religieuse tout au long de sa vie, sa passion enracinée dans deux propositions à ce propos non pas contradictoires mais antagonistes. D'une part, il affirme dans cette xxxv^e *Nouvelle conférence* que « le

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

contenu de vérité de la religion peut être complètement négligé » ; d'autre part, il précise dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939) : « Nous croyons nous aussi que la solution des gens pieux contient la vérité, non pas cependant la vérité *matérielle* mais la vérité *historique*. » La question de la vérité de la religion serait donc complexifiée par la façon dont la vérité est manifestée dans le discours religieux, par l'expression de la vérité que la religion véhicule : une vérité clivée entre le su et l'insu, entre la fiction historique d'un événement et l'inscription matérielle de cet événement dans la vie psychique. Remarquons aussi combien pour lui la religion met en tension – comme le délire mais autrement – le chassé-croisé de l'illusion et de la vérité.

De plus, comment ne pas être attentif à cette inquiétude, ce tragique à l'œuvre dans la vie de Freud dont témoigne la place de la mort dans sa vie. C'est toujours à Binswanger qu'il confie en 1920, après la mort de sa fille Sophie : « On sait que le deuil aigu que cause une telle perte trouvera une fin, mais qu'on restera inconsolable, sans trouver jamais un substitut. » Or, l'expérience du négatif, des limites humaines, est le propre de « la religion monothéiste » et se trouve spécifiquement lié à la Passion de Jésus dans la religion chrétienne ; mais aussi à l'impossibilité d'entrer dans la Terre promise pour Moïse ou à la tragédie de n'être qu'un homme pour le Prophète de l'islam, Muhammad.

Concédon-lui dès lors un intérêt puissant pour de tels objets de pensée, intérêt dont les signes les plus tangibles sont ses œuvres qui vont de *Totem et tabou* (1912) jusqu'à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, l'ultime opus d'un Freud, dont l'athéisme tout comme l'infidélité ne peuvent que devenir à leur tour des objets de pensée pour nous qui sommes confrontés aux défis de nouvelles interrogations spirituelles et aux ravages de vieilles guerres de religions.

2 - Les progrès liés à « la religion monothéiste »

Deux remarques s'imposent d'emblée : d'une part, il n'est pas anodin de rappeler que l'un et l'autre livre de Freud paraissent sur fond de guerre mondiale. Consacré à l'animisme, cette conception psychologique généralisée du monde, conception inaugurale et persistante chez l'homme puisque corrélée à l'ignorance de la mort dans l'inconscient, *Totem et tabou* est paru à la veille de l'effroyable boucherie de 14-18, celle qui va sonner le glas chez Freud des illusions humanistes, en exhibant la fragilité des acquisitions culturelles chez les êtres dits humains.

Livre de combat contre l'effacement des traces et des noms, *L'homme Moïse*, lui, paraît à la veille de la *Shoah*, ce génocide qui engloutira des membres de la famille de Freud, parmi tant d'autres de son peuple. Entre les deux guerres, il aura juste le temps de formuler la redoutable hypothèse de la pulsion de mort à l'œuvre, silencieuse et anobjectale, dans le cours ordinaire de la vie. Pulsions de mort inhérentes à la psyché et qui ne semblent laisser aucun

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

espoir, sinon sous la forme de l'illusion, à une quelconque alternative messianique face à l'inexorable passage de l'animé à l'inanimé.

D'autre part, il est avéré que la parution de *Totem et tabou* n'est pas étrangère à la rivalité et la rupture avec Jung, celui qui a été un temps, le temps d'une amitié tourmentée, considéré comme « un fils aîné », « successeur et prince héritier ». Or, après leur séparation et la perte qui en résulte – perte qu'on ne saurait annuler entre nous par la conviction d'avoir eu raison en suivant Freud –, chacun emporte avec lui une dimension de cette vie religieuse, qui a constitué une interrogation grandissante au fur et à mesure de la découverte de l'inconscient. Jung s'éloignera avec les préoccupations psychologiques issues de la mythologie et de ses « métamorphoses », ce que l'écrivain James Joyce dans *Finnegans Wake* épinglera avec humour comme *la loi de la JUNGle*. Pourtant trop de mauvais procès auront été intentés à Jung, alors même qu'il a eu le grand mérite de poser le premier la question des pouvoirs de l'image. Or, il est vraisemblable que c'est par le biais de l'image, du pouvoir épiphanique et théophanique de l'image, que l'imagination créatrice du mystique livre accès à la contemplation des figures spirituelles de la Bible et du Coran.

Freud, lui, demeurera avec le Dieu de celle qu'il désigne comme « la religion monothéiste ». A Freud reviendra le soin d'explorer les « fiefs psychiques » qui font le lit de la croyance. On pense à l'étymologie du mot symbole, mais ici chacun part avec un tessou, qui ne correspondra plus à aucune réunion possible. Reste qu'une grande partie de leurs efforts divergents d'élaboration a été consacrée à une recherche orientée par un souci analogue : étudier les processus d'individuation, dont certaines figures bibliques en proie à Dieu, Job pour l'un, Moïse pour l'autre, sont la manifestation éclatante. Par ailleurs, jusqu'à la seconde guerre mondiale, l'intérêt des proches disciples de Freud pour la religion reste très vif, comme le prouvent les travaux du pasteur Pfister, les écrits de Reik et surtout ceux de Lou Andréas Salomé autour du narcissisme et de son au-delà – sans parler de dissidents tel Erich Fromm. A travers eux, et souvent malgré Freud, la subversion de la mort que revendique le monothéisme n'a jamais cessé d'être au cœur de la problématique psychanalytique.

A telle enseigne qu'il faut désormais relire l'ensemble des textes de Freud à partir de son dernier ouvrage et testament, *L'homme Moïse* ; là se trouve exposée la liaison entre le psychique et le culturel à laquelle il est parvenu au soir de sa vie ; là se déchiffre ce que je n'hésite pas à nommer son exigence spirituelle, car celle-ci ne se contente pas d'avoir élucidé certains ressorts du système religieux, mais le contraint à se confronter au monothéisme en tant qu'Écritures. La religion monothéiste a signifié, selon lui, un progrès décisif pour l'esprit humain, en privilégiant l'adoration d'un dieu irréprésentable car indicible et invisible, assurant ainsi le passage du *sinnlich* au *geistlich*, du sensible au spirituel. A ce passage, si considérable pour l'espèce humaine, fait écho l'invention concomitante de la paternité, c'est-à-dire le primat de la langue

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

dans le rapport à l'enfant, puisque le père devient celui qui nomme l'enfant, qui le reconnaît comme sien par un acte de parole.

Cet évènement fondamental a, pour Freud, son héros, Moïse, celui par qui la chair exprime le verbe, celui par qui le visible témoigne de l'invisible, celui qui après l'épisode du Veau d'or somme le divin de pardonner aux hommes : « Et maintenant porte leur faute, sinon efface-moi donc de ton acte que tu as écrit » (Ex. xxxii, 32). L'homme Moïse représente sans nul doute l'identification à la fois la plus étrange et la plus décisive de sa vie. « L'homme (Moïse), et ce que je voulais faire de lui, me poursuit continuellement », écrivait Freud à Arnold Zweig le 16 décembre 1934, cinq ans avant sa mort, mais dès 1909 il écrivait à Jung : « Vous serez celui qui comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la terre promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir de loin. » D'une pareille envolée oratoire, je doute que la psychiatrie soit le seul but.

C'est encore à propos de Moïse que, par deux fois, il avancera des constructions qui, de son propre aveu, confirme « la nature spécifiquement juive de (sa) mystique ». D'abord à Rome, où malgré sa forte ambivalence envers le catholicisme, au cours de « trois semaines de solitude en septembre 1912 », écrit-il à Eduardo Weiss, il va contempler « tous les jours » dans l'église romaine de Saint-Pierre-aux-Liens la statue de Moïse sculptée par Michel-Ange. Là, Freud voit dans la posture de ce Moïse de pierre la figuration de la capacité à renoncer à des pulsions destructrices.

Ensuite et surtout, dans ce qu'il appelait son « roman historique », Freud voit en Moïse un haut dignitaire égyptien qui rendra les Hébreux dépositaires du monothéisme inaugural, celui du pharaon Akhenaton, ce pharaon infidèle à sa lignée royale qui aura vidé le ciel d'Egypte de ses multiples divinités, au profit du dieu unique Aton.

Ainsi Freud témoigne-t-il de l'efficacité *parricide* de la pensée analytique en *dépossédant* son peuple de Moïse, « l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils » ; ainsi Freud devient-il cet infidèle qui s'affranchit d'un interdit majeur de pensée en désignant l'égyptianité du fondateur du peuple juif, donc l'altérité à son origine, tout en désignant par le nom de Moïse sa propre étrangeté au cœur de son origine à lui.

3 - Les conceptions du monde de la science et de la religion

A suivre Freud, la naissance de « la religion monothéiste » constitue une lente élaboration collective en liaison étroite avec un acte fondateur, soit le meurtre du père, cet indispensable préambule à son élévation au rang divin. La vérité religieuse s'énonce donc comme *une vérité en deux* : une vérité historique et une vérité matérielle. La part matérielle, fixe, est suscitée par la réalité psychique du meurtre et l'inévitable religiosité qui l'accompagne, ainsi que renforcée par l'angoisse due à la dépendance de la période infantile,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

l'Hilflosigkeit. Au contraire, la part historique, instable par définition, est susceptible de remaniements en liaison avec le refoulement ou l'aveu de ce meurtre ; ils vont conduire à ces constructions religieuses différentes du judaïsme que seront le christianisme, puis l'islam. Trop souvent le psychanalyste s'en tient à la question du meurtre, négligeant ce que cette représentation vient suturer et laissant échapper la dimension psychique de l'évènement intérieur en liaison avec une expérience religieuse singulière. Il perd souvent aussi de vue ce que Freud énonce dans *L'homme Moïse* : « il y a toujours une identification au père qui remonte à la première enfance. Celle-ci est ensuite écartée, même sur-compensée, *et enfin elle s'instaure à nouveau* ». (Je souligne)

Le judaïsme est placé, selon Freud, en position de « fossile », clos sur lui-même, alors que le christianisme et l'islam se veulent des religions de masses, au prosélytisme conquérant, qui cherchent à propager leur conception du monde. Mais là où le christianisme constituerait ce que Marcel Gauchet a pu appeler « la religion de la sortie de la religion », l'islam a reçu le redoutable privilège de s'ériger en tant que « rappel » du message antérieur des prophètes, et donc de questionner les oublis des Livres des monothéismes précédents. L'islam est fondé sur la valeur d'absolu accordé à un livre, le Coran, dépositaire du rappel divin adressé par le truchement de l'ange Gabriel. Ce message récapitule tout l'héritage monothéiste, mais la puissance du Coran repose sur la splendeur de sa langue, « miracle de style » et emblème d'une jouissance qui deviennent la preuve de sa dictée surnaturelle. Pour un lecteur non musulman, le Coran ne peut manquer aussi d'apparaître comme le miroir brisé, aux reflets insolites, des livres officiels ou apocryphes du judaïsme et du christianisme. Ainsi l'ultime révélation monothéiste, sceau de la prophétie, confirme que l'accès à *la vérité de l'humain* implique la capacité de lire les Ecritures de ceux que le Coran nomme les Gens du Livre.

Avec dans le texte cette alternance du *zâhir* et du *bâtin*, du manifeste et du latent, avec l'oscillation du visible et de l'invisible qu'il met en jeu, ainsi que l'interprétation infinie qui en résulte, le Coran contient en lui-même les ressources permettant d'éviter toute inertie du sens. Avec une construction littéraire datant du VII^e siècle, mais qui ne le cède en rien par sa modernité à celle des œuvres occidentales les plus novatrices, il met en abîme les récits bibliques, en livre une *relecture fracassante* (la *cruci-fiction* par exemple, dans la sourate « Les femmes », IV, 157, ou le rêve sacrificiel d'Abraham, xxxvii, 102-105) à la faveur de la spécificité de ses spéculations et des procédés rhétoriques du rêve, condensation, déplacement et mise en images, qu'il emploie. Peut-être sommes-nous plus capables de lire le Coran depuis que nous pouvons nous confronter à l'œuvre épiphanique la plus marquée par son influence, *Finnegans Wake* de Joyce ou la relation de son *Voyage nocturne*, à l'instar de celui du Prophète ? Joyce, l'écrivain qui, à suivre Lacan, est parvenu à *faire avec le symptôme* et son acharnement à figer le sens, soit à devenir lui-même un *sinthome* défaisant le sens grâce à l'écriture de la jouissance. L'affinité entre le plus déroutant des textes révélés et l'expérience textuelle la plus inouïe serait-elle un signe des temps ?

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Ajoutons avec Lacan que, depuis la Renaissance en Europe, prédomine le discours de la science qui soutient que « Tout peut être dit ». Un « Tout » lié et qui fait lien, c'est-à-dire un monde fermé sur lui-même où la divinité n'est plus qu'une hypothèse superflue en attente de son éviction, un monde clos qui renferme toutes les propositions énonçables possibles et d'où l'impossible à dire aurait été banni. Un tel monde s'accommode très bien du dieu abstrait et décharné « des philosophes et des savants », mais sûrement pas du Dieu qui s'adresse à l'homme, du Dieu d'Abraham, de Jésus et de Muhammad, un Dieu qui éprouve un désir que nulle réalité ne peut combler. « J'étais un Trésor caché, et j'ai aimé à être connu. Alors j'ai créé les créatures afin de devenir en elles l'objet de ma connaissance », s'écrie le Dieu de l'islam.

Or, le paradoxe de la psychanalyse, c'est de se réclamer de la conception scientifique du monde, mais de ne pas pouvoir se confondre avec l'ambition inhumaine du discours de la science à tout dire et à se passer du sujet. C'est alors qu'elle se heurte à l'intuition centrale de la religion monothéiste pour qui le Dieu unique, en tant que Vie absolue, s'engendre lui-même et génère tout vivant concevable. De cette auto-génération de Dieu procède son auto-révélation par la Parole qu'il adresse à ses prophètes, eux qui en témoignent comme présence et absence, Dieu à la fois révélé et caché, Celui qui ne saurait ni se dire ni être dit entièrement.

Dès que l'on découvre la xxxv^e *Nouvelle conférence*, « Sur une *Weltanschauung* », on perçoit le dilemme de Freud. D'un côté, le territoire de la religion où règne la dictature des affects : révélation, divination et illusion sont les maîtres mots qui permettent de gouverner les âmes, d'édicter des interdits et d'apaiser l'angoisse. De l'autre, la connaissance scientifique de la réalité extérieure, grâce à la découverte de ses lois, caractérisant « la dictature de la raison » « dans la vie psychique de l'homme » à laquelle Freud aspire. Il n'hésite pas entre les deux, Lacan d'un doigt sûr le montre dans un chapitre des *Ecrits*, « La science et la vérité » : Freud ne rompt pas avec le scientisme de son temps et ne s'occupe que du sujet de la science. « Témoin, constate Lacan, sa rupture avec son adepte le plus prestigieux, Jung nommément, dès qu'il a glissé dans quelque chose dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter de restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétypique, qui ne fût pas réduit à celui que permet la science moderne à l'exclusion de tout autre ». Mais là où Freud est rattrapé par la violence du conflit entre les conceptions religieuse et scientifique du monde, c'est lorsqu'il doit prendre en compte ces rejets inattendus de l'athéisme scientiste que sont le nihilisme et le communisme, ces composites de sens et de religiosité porteurs du sens de l'Histoire et des crimes contre l'humanité.

Par ailleurs, la psychanalyse constituerait cette *science de l'âme* qui doit arracher celle-ci aux discours théologiques afin d'explicitier la constitution de son appareil. De l'âme à l'appareil de l'âme, où comment *l'homme machine* de La Mettrie, médecin et philosophe des Lumières, reste l'horizon indépassable

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

de la conception scientifique du monde, où comment la vie n'est plus que la somme des processus matériels auxquels elle se trouve réduite.

La conquête à laquelle Freud s'est voué corps et âme correspond bien à sa métaphore de « l'assèchement du Zuyderzee », il s'agit en effet de connaître la réalité psychique par le moyen de la raison comme est connue la réalité extérieure. On pourrait en conclure en le paraphrasant que là où est l'animisme, la science doit advenir, à ceci près, mais la nuance est de taille, que, dit-il, « l'analyse doit seulement se passer de l'aide que l'expérimentation apporte à la recherche ». Qui n'entend ici s'effondrer toute la méthode expérimentale au fondement de la science risque d'échouer à comprendre pourquoi la psychanalyse ne sera jamais qu'un symptôme de la fin du monothéisme traditionnel et collectif. Mais, en dernière instance, symptôme de quoi ? Risquons-nous à dire le symptôme de la rupture entre le ciel et la terre, de la disparition de l'accord cosmique entre le divin et l'humain, et peut-être surtout entre l'homme et l'humain, rupture et désaccord propres au monothéisme et non aux religions antiques ou naturelles, ou même au paganisme techno-scientifique.

4 - Religiosité du psychisme et devenir mystique

Apporter un peu plus de lumière sur la nécessité psychique des trois religions monothéistes, c'est mettre l'accent sur ce que Freud découvre au cours de sa réflexion continue sur la mort, soit la double postulation du désir, vers l'anéantissement, ce qu'illustrera son curieux principe de Nirvâna, mais aussi vers l'immortalité, tout à la fois négation de la négation que constitue la mort et affirmation d'une vie *pour au-delà de la mort*. Deux destins du désir qui dans la perspective catholique visent respectivement le corps et la chair : la mise à mort du corps libérant la vision de la résurrection de la chair. D'où, avec chacune des occurrences religieuses du monothéisme, les réponses renouvelées apportées à cette double postulation du désir consubstantielle à l'homme défini par le monothéisme, réponses apportées grâce à une combinaison précise de la religiosité et de la spiritualité nouées ensemble dans le discours religieux. Il reste à définir ce noyau de religiosité actif au sein de chaque religion, mais contenu en elle. Dans le meilleur des cas, chacune d'entre elles cristalliserait autour de ce noyau de religiosité, jusqu'à permettre sa perlaboration, comme en témoigne l'expression spirituelle qui caractérise la textualité mystique.

Cependant ne nous y trompons pas : après « l'expérience intérieure » de Georges Bataille, l'épreuve de la « décréation » chez Simone Weil, il n'est plus question de s'en tenir à une conception pieuse ou scientiste de la mystique, mais de désacraliser le terrain de la recherche à laquelle elle se livre. Loin de n'être que ce « nuage religieux libidineux » derrière lequel Freud redoutait de voir Jung s'égarer, la mystique est un mode de connaissance d'une réalité suprasensible qui dans sa formulation n'exclut ni le travail de pensée ni le temps d'éprouver. La mystique n'a pu se développer qu'à l'intérieur du

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

phénomène religieux mais elle l'exécède de part en part, car elle ne relève pas d'une croyance exotérique et correspond à l'espace et au temps d'un évènement intérieur auquel, dans le champ du monothéisme, la lecture des Ecritures reconduit. Il s'agit pour le mystique, non pas d'affirmer la véracité imaginaire de tel ou tel épisode biblique ou coranique, mais d'intérioriser l'évènement qu'ils décrivent en fonction de celui ou celle qui les méditent, en fonction de sa capacité à les contempler. C'est dans les documents de la littérature mystique que l'on peut consulter l'archive de l'intrication inextirpable du pulsionnel et de la religiosité sous l'égide de la spiritualité.

Mais revenons plus en amont. Définir la religiosité, c'est accéder à l'interface entre le psychique et le culturel qui détermine la cohérence d'une religion. En effet, la religiosité est une formation réactionnelle qui, sous l'action de la répression culturelle et du surmoi, se met en lieu et place de motions pulsionnelles issues du ça dans la vie psychique. La religiosité ressemble à un gant qui, retourné, laisse apparaître le pulsionnel. De là ces retournements en leurs contraires qui frappent tant les esprits, lorsqu'au nom de Dieu, un groupe d'hommes en vient à en massacrer d'autres, comme si brutalement la religiosité se mettait au service de la pulsion de mort, au lieu d'en contenir la poussée. Dès que l'emprise religieuse sur la religiosité faiblirait, le risque serait grand que se produise un tel retournement, qui voit le déchaînement de la pulsion se parer des oripeaux du religieux. De ce risque Freud est tellement conscient que, tout en se félicitant de la défaite de la conception religieuse du monde au profit de la conception scientifique, il s'en inquiète. Dans une culture où la science et la technique dominent, il ne perçoit plus ce qui va permettre le « domptage » des pulsions, auquel naguère la religion était préposée par son empire sur le redoutable couple de la religiosité et du pulsionnel. C'était la religion qui mettait l'humain en position d'entendre et de soutenir les commandements de la Loi et les interdits qu'elle postule. Mais qu'est-ce qui dans une culture techno-scientifique va endiguer le déchaînement pulsionnel, quelles sont les limites quand la religion n'a plus d'ascendant sur les masses ou devient le cache-misère de la haine et/ou du désespoir humain ? Telle est la question angoissée de Freud dans *L'avenir d'une illusion*, cet essai de 1927 trop vite lu quand il est perçu comme une plate apologie de son incroyance ? Question que je radicaliserai par une autre : en quoi l'effacement de Dieu modifie-t-il notre pensée du mal ?

Bien sûr, ce ne sont pas les formidables destructions humaines du xx^e siècle qui émoussent la pointe de l'inquiétude freudienne. Tout au contraire, les régimes fascistes et communistes auront prouvé que le déclin du monothéisme et l'incarcération de l'homme dans l'Histoire s'accompagnent très bien d'idéologies sanguinaires saturées de religiosité, qui, en divinisant l'Histoire, viennent combler le vide laissé par la religion. Et que dire du nihilisme *soft* qui prospère dans nos sociétés démocratiques où la toute-puissante idéologie du bien-être triomphe sans partage, mais où la forclusion du religieux, le refoulement de la différence sexuelle et la négation de la violence débouchent sur un individualisme forcené et une revendication démesurée de droits de

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

toutes sortes : les limites fondatrices de l'humain tendent-elles à devenir inacceptables pour les hommes ?

Si, en un temps maintenant lointain, les religions monothéistes sont parvenues à mettre en œuvre, non sans malaise, l'accord arraché aux exigences des trois « despotes » du moi : le ça, le surmoi et la réalité extérieure, aujourd'hui, en leurs occurrences sécularisées et littéralistes, elles semblent de moins en moins capables d'apporter des gratifications et des compensations aux restrictions pulsionnelles que les hommes doivent bien concéder pour vivre ensemble. De plus, à cause de leur recul, Freud décèle la vigueur du couple religiosité et pulsionnel, *a fortiori* lorsqu'il n'est plus subsumé par le dispositif religieux – et ce n'est pas le regain du fondamentalisme guerrier *urbi et orbi* qui viendra aujourd'hui le contredire. Qu'on l'énonce comme la mort de Dieu ou l'impuissance de Dieu, le constat funèbre est partout le même et la décomposition de la représentation collective du divin soulève le cœur, tant sa réalité tarde à s'inscrire dans la vie des « individus-peuples ». Pourquoi est-il si dur d'accepter avec l'autre Moïse, je veux dire Maïmonide, qu'aucun dieu n'intervient dans l'Histoire humaine, et que celle-ci est le réceptacle de toutes les projections psychiques ? Pourquoi ignorer l'incarnation du divin en l'humain que manifeste le christianisme et le nouage du divin au pulsionnel qui en résulte, bouleversant la condition humaine ? Pourquoi persiste une telle méconnaissance de l'islam qui, par l'intermédiaire de Muhammad, annonce la fin de toute prophétie et exige de penser les conséquences pour l'homme du retrait de Dieu, de l'abandon de l'homme par Dieu ? Aujourd'hui l'antagonisme se déploierait-il entre l'homme et l'humain : d'un côté l'homme, ce cannibale incestueux et meurtrier voué à mourir, de l'autre l'humain divisé par la traversée du divin dont il a été le lieu ?

De cette impasse nous ne sommes pas sortis tant que nous invoquerons les défaites de la raison, quand c'est la raison elle-même qui est devenue, comme l'écrivait Heidegger, « l'adversaire de la pensée ». Quand on énumère depuis un siècle les génocides, les carnages et autres dégâts du progrès, dont la perspective de l'extinction de l'espèce humaine n'est pas des moindres, si à en croire un nombre croissant de scientifiques, rien n'est fait pour changer collectivement notre façon d'habiter cette Terre, il faut avoir l'estomac solidement accroché pour continuer à espérer en la raison, du moins une raison qui ne ferait aucune place au désir d'éternité de l'humain en l'homme.

Mais puisque le roi est nu et notre narcissisme blessé à mort, ne doit-on pas se risquer à entendre d'une autre oreille le leitmotiv de la xxxi^e *Nouvelle conférence* : « Là où était du ça, doit advenir du moi » ; un moi qui, faut-il le souligner, ne coïncide ni avec la raison ni avec la soumission à ses « despotes », mais avec un « devenir conscient » qui passe par son infidélité à leur endroit. L'heure n'est-elle pas venue de comprendre que la portée de l'injonction freudienne se vérifiera à notre détriment, si nous ne réussissons pas à accroître l'indépendance du moi, à élargir le champ de ses représentations de la réalité et à s'ouvrir au territoire du suprasensible, de

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

l'übersinnlich, longtemps réservé aux seules spéculations de la mystique religieuse, car il ne se comprend pas à partir du monde, de sa vérité et de ses lois ? Cet au-delà du moi qui en constituerait le secret, comment ne pas en percevoir la résonance dans ce passage d'une lettre de Freud à Groddeck : « Bon, écrit Freud, tout individu intelligent a bien une limite où il se met à devenir mystique, là où commence son être le plus personnel ».

Comme Freud nous y invite dans sa préface à l'édition hébraïque de *Totem et tabou*, prendre la mesure de la distance envers « la religion de [nos] pères » et de notre intimité avec « tout ce patrimoine », c'est en un sens pratiquer une opération de *détachement*. Ce mot détachement, *Gelassenheit*, a été mis à l'honneur dans le vocabulaire de la mystique spéculative rhénane, celle de Maître Eckhart qui fait la preuve dans ses *Sermons* d'une langue mystique construite sur l'absence de Dieu, une *langue du vide* obtenue par la déliaison de la religiosité et de la spiritualité réunies de coutume dans la gangue religieuse. En regard de cette organisation de masse anthropocentrique que constitue une religion, la démarche spirituelle du mystique apporterait donc le témoignage d'un acte d'individuation et l'infidélité en serait le gage, ce que Maître Eckhart illustre magistralement en déclarant dans son traité *Du détachement* : « je prie Dieu qu'il me déprenne de Dieu ». En effet, l'infidélité du mystique procède de l'absence et des silences de Dieu, ainsi que des ambiguïtés de la transmission de sa Parole – du désir à l'œuvre en elle – dans les Livres qui en forment le recueil ; d'où aussi, tôt ou tard, l'irruption individuelle dans le champ de l'errance et de la nuit. Crier dans le désert ou désirer sans objet, c'est se situer au-delà de l'objet de la croyance, c'est faire appel à un nom autre que le nom de son père, mais celui de Dieu, soit est indicible, soit ne désigne plus rien – le tombeau est vide –, soit ouvre sur l'absence.

5 - De la solitude à la « dualitude »

C'est ici qu'il faut en revenir au dessein de Freud avec *L'homme Moïse*. En sculptant à son tour « une statue effrayante de grandeur » sur « le socle d'argile » de son moi, en voyant dans la figure de Moïse la figure de son destin, Freud ouvre une voie d'accès à « une terre promise » dans laquelle lui-même n'entrera pas. C'est dire qu'en partant de la décomposition du père dans la pensée, Freud permet d'apercevoir un *lieu* où la double postulation du désir entre Eros et Thanatos rencontre, pour lui, la figure mosaïque, cette instance désirante hors-moi. Une rencontre si singulière ne s'effectue qu'au sein d'un lieu à part, le lieu de *la bi unité du moi autre*, du moi s'arrachant à sa solitude de sujet pour entrer dans la *dualitude* de son colloque avec une figure prophétique. Initialement, c'est le philosophe des prophéties monothéistes, Henry Corbin, qui a forgé le terme de dualitude pour caractériser ce processus de l'individuation spirituelle, processus que nul énoncé ne propose mieux dans sa concision que cette maxime du soufisme : « Celui qui se connaît soi-même,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

connaît son Seigneur ». « Etre en dualité », c'est « lorsque deux ne font qu'un », et son corollaire : la nécessité d'être deux pour ne faire qu'un. Il ne s'agit pas de la fusion de deux en un, mais d'une unité duelle du moi, qui sera perçue comme une suspension de l'exil du moi maintenu éloigné de ses éléments voilés. Mais *être en deux* ne s'éprouve qu'en un lieu de rencontre intérieur – ce que Maître Eckhart appelait « le petit château fort dans l'âme ».

Une part de soi, ni manquante ni perdue, plutôt une terre inconnue soudain reconnue ; cette part du moi exilée de lui-même est conquise par l'effet d'un désir infidèle à tous ses objets et capable d'excéder l'immobilité narcissique du moi. En un tel lieu, le moi s'ouvre à sa dimension suprasensible : elle se présente sous le nom d'un autre et la reconnaissance de l'un par l'autre se conjugue sous l'aspect de la réciprocité de l'hôte familier pour l'hôte étranger. Ici s'illustre la pensée du poète « voyant », Rimbaud : « JE est un autre ». L'amour du verbe, du nom et de la lettre chez les mystiques du monothéisme indique assez que la langue abrite « l'océan sans rivage » d'une navigation spirituelle, du *voyage nocturne vers la Face du Seigneur* destinée à chacun, selon la belle expression en usage dans le soufisme.

Reprenons. D'une part, la découverte de ce lieu spirituel grâce au long détour d'une spéculation métapsychologique qui retrouve la visée de l'ambition mystique, non pas la régression narcissique à l'océanique, mais l'expérience intérieure d'une altérité héroïque fondatrice de l'individualité de chacun. D'autre part, un tel lieu vient confirmer le détachement opéré entre la singularité de l'évènement intérieur et l'inévitable croyance commune au Père, préalable nécessaire à son meurtre. Personne n'échappe à une telle croyance constitutive du sujet humain, psychiquement il n'y a pas d'incroyant. Que celle-ci soit organisée ultérieurement chez le sujet en une croyance en l'existence ou en l'inexistence de Dieu n'est plus la question ; chaque sujet aura à passer par l'athéisme afin de renoncer à la représentation de Dieu par le père. Enfin le Dieu des monothéismes ne relève pas de l'existence, mais de l'acte de parole qui le révèle à chacun grâce à l'acte de lecture des Ecritures auquel il procède. Un tel Dieu ne relève pas non plus du paradoxe d'une double idolâtrie, celle qui consisterait à en faire un Etre au-dessus des êtres ou celle qui voudrait en faire le seul Etre à l'exclusion des êtres.

Désormais, pour le psychanalyste, il s'agit de comprendre comment chacun va *faire avec* « le transfert en provenance de la religiosité », à s'interroger sur l'avenir d'une psychanalyse qui *retrouverait* ses origines religieuses, qui reviendrait aux sources textuelles monothéistes, persuadée qu'on ne peut séparer les hommes des Ecritures de l'humain. Une psychanalyse profane capable de recueillir la moisson des mystiques afin de reconnaître la portée du désir qui s'y dissimule, afin surtout de déchiffrer cette inscription de la vérité de l'humain que les Ecritures monothéistes n'ont cessé dans un même geste de révéler et recouvrir. Une psychanalyse qui ne demeurerait pas sourde à l'extrême amplitude du désir de l'homme monothéiste que nous abritons en nous-mêmes, cet homme qui ne se résout pas à consentir à sa mortalité tant

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

sa parole est trouée par l'absolu de son désir, de l'impossible cause de son désir ; désir dont l'homme Freud, parvenu à la fin de sa vie et de son œuvre, reconnaît toute la résonance, son ardeur comme son excès, dans sa propre existence. « Le *Moïse* ne lâche pas mon imagination », écrit-il encore à Arnold Zweig, le 2 mai 1935.

Longtemps Freud a privilégié la dimension massifiée et institutionnelle de la croyance religieuse, refusant de prendre en considération la singularité de la Révélation pour un individu, en un mot de sa foi, c'est-à-dire de sa référence aux noms du divin. Il refuse la religion comme source de consolation et fait de l'athéisme un préalable nécessaire et sans fin qui purifie la croyance au Père et assure le primat de la Loi. Empruntant l'expression d'une femme mystique dont la foi jouxtait l'athéisme, Simone Weil, je peux à présent avancer que Freud est « athée avec la partie de lui-même qui n'est pas faite pour Dieu ». Mais à la différence de celle-ci, qui soutient le désir de croire et renonce à tout objet de croyance, il choisit de renoncer au désir de croire et à son objet, précipitant avec la chute du Dieu des croyances de masses la mort de l'homme croyant massifié.

D'où sa fascination et sa méprise dans son étude *Dostoïevski et le parricide* qui lui fait écrire au sujet de cet écrivain de génie : « Il n'a pas accompli l'essentiel de la moralité qui est le renoncement [...]. Il nous fait penser aux barbares des invasions qui tuaient puis faisaient pénitence, la pénitence devenant du coup une technique qui permettait le meurtre. » Freud ne discerne pas la cohérence de la synthèse subjective chrétienne déployée selon une logique trinitaire dans ses romans majeurs, celle qui fait de Dostoïevski, *en tant que créateur par le verbe*, l'égal du Fils consubstantiel au Père. Il ne perçoit pas combien le chrétien miné par la présence du divin en l'humain parvient à travers ses œuvres à une conjonction de la chair et du corps, une conjonction entre son corps visible, objectif et l'épaisseur éprouvée de ce corps qui constitue sa chair invisible, souffrante et jouissante, une chair qui incarnerait la subjectivité pulsionnelle consécutive à l'Incarnation du divin au sein de l'humain.

Comment ne pas rappeler que Dostoïevski n'est pas parvenu à achever cet édifice romanesque qui devait s'intituler *La vie d'un grand pécheur*, et dont *Les Frères Karamazov* est la seule pierre qui ait vu le jour ? Mais n'est-ce que l'effet du hasard si *Les Frères Karamazov* viennent parachever, avec leur relation du meurtre du Père, l'entreprise commencée avec la folie et le scandale du Fils dans *L'Idiot* et l'errance de l'Esprit dans *Les Possédés* ?

Grand pécheur parce que lui-même grand mystique, Dostoïevski, grâce à ce qu'il jugeait être « sa vitalité de chat », aura éprouvé, comme nul autre, la perpétration du meurtre au commencement de la psyché et il embrassera toutes les conséquences représentatives que suscite son insoutenable vision, ainsi que son dépassement et non son refoulement. D'où, à l'instar d'un autre écrivain majeur de notre époque, Joyce le « synthome », l'importance pour l'œuvre de Dostoïevski de son point d'appui dans le christianisme ; le

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

christianisme, cette « religion vraie » selon Lacan, qui ne cherche pas à se soustraire aux conséquences du meurtre originel, en exhibant la mort du Père comme étant celle du Fils et en interprétant la nécessité du supplice comme l'atelier de l'œuvre d'art. D'où la capacité du christianisme à convoquer dans le champ de l'art les innombrables facettes de la perversion pour leur faire avouer que nulle extrémité n'est étrangère au supplice du divin en l'humain.

C'est de ce moi acculé par ses despotes que Dostoïevski, en tant que « créateur littéraire », tire la force de générer une langue qui rapatrie en lui une réalité si vaste que son moi paraît se confondre avec sa création littéraire. Chez lui, le « grand homme » se confond avec l'écriture par laquelle il parvient à cette alliance du divin avec le pulsionnel caractéristique de la Révélation chrétienne. L'Incarnation de Dieu en l'homme a rendu possible une mise en langue de la vie pulsionnelle, le pulsionnel assumé par le divin se met au service de l'humain. Alors le pulsionnel devient la voix de l'humain en l'homme, mais d'abord la solitude de l'homme est l'inévitable préambule à son éventuelle dualité spirituelle.

A présent, loin des certitudes des églises, loin des égarements du sens unique collectif, il revient à *l'homme seul, der Einzelner*, de se pencher sur cette histoire antérieure à toute Histoire qu'il porte en lui, un Ciel et un Enfer dont le « mariage » se déchiffre dans les Livres saints qui, par trois fois, offrent leur symbolisation du Réel, cet « impossible » qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire » comme le précisait Lacan. Mais, il faut s'empressez de rajouter avec Suhrawardî, ce mystique persan du XII^e siècle, que chacun est invité à interpréter ces Ecritures *comme si elles n'avaient été révélées que pour son propre cas et pour son propre nom*.

Débat

« *Evènement* » en séance

Marc BONNET – Je voudrais tout d'abord vous remercier de tout cœur, Jean-Michel Hirt, de vous être emparé de notre questionnement et de nous avoir offert ce brillant exposé comme modalité de réponse. Avant d'animer ce débat, je vous poserai tout d'abord ma propre question qui situera les choses au cœur même de l'expérience analytique. Mon interrogation émerge de la préoccupation essentielle que j'avais bien avant la constitution de notre groupe de réflexions. Comment traduire cela, si ce n'est en disant que je me suis demandé si l'une des ouvertures de la cure analytique ne consistait pas à y rencontrer un autre absent (un grand absent, un grand autre) se présentant dans la rencontre sans y avoir été explicitement invité. Et les mots du vocabulaire de psychanalyse m'ont manqué pour en rendre compte précisément. Le mysticisme adolescent était re-convoqué à la rescousse comme pour rendre compte de cette expérience bizarre que je retrouvais au cœur même de mon écoute. Il y avait aussi en écho, l'expérience re-vécue

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

naguère sur le divan de ma première psychanalyste, suspecte certes, puisque je savais qu'elle se préoccupait, dans un groupe de travail qu'elle animait, du thème « Foi et Psychanalyse ». Mais cet ensemble est un peu trop personnel pour être érigé en expérience généralisable, *is it not* ? Et d'ailleurs le couvercle fut vite remis en place pour un nouveau refoulement. J'ai beaucoup aimé ce que vous dites concernant la fréquentation des Ecritures car cette pratique a constitué historiquement pour moi, une autre des possibilités de rester sensible à quelque chose qui, manifestement me dépassait.

Quel était cet autre qui s'immisçait à venir à la rencontre au cœur même de la cure alors que nous étions déjà deux : y avait-il place pour trois ? Le texte *Transfigurations* consista en une tentative de mettre tout cela au propre alors que c'était encore une problématique de figuration. Passage obligé par l'image et l'icône... pour demeurer au plus près de la problématique de la figurabilité... Cet autre qui insistait à se mettre en travers était-il un double narcissique ou spéculaire, un objet d'hallucination, une figure paternelle en décomposition ou en reconsidération, un simple effet d'inquiétante étrangeté, un simple effet de clivage du moi... une composante transférentielle, une projection contre transférentielle : un effet de révélation qui émanait de l'intériorité ou qui tombait de l'extériorité ? Que sais-je ? Qu'en sais-je ? Et si c'était un composite de tout cela ou de tout ça qui venait s'imposer, se dégager et de se révéler au plus profond de la subjectivité et qui ne saurait se laisser enfermer dans une conceptualisation *a priori*. Une chose... un existant immanent au travail d'émergence de l'inconscient mais gardant son côté d'étranger venu d'ailleurs : de *Je ne sais où...* , ou alors peut-être même transcendant, en tout cas qui vient faire événement en s'incarnant au plus vif de nous-même, esprit et corps. Prenant corps et révélant la chair et stimulant la parole. Et le verbe se serait-il fait chair ? Et cette mise en acte du désir va-t-elle perdurer au-delà de la mort dans une sorte d'infinitude impossible à penser rationnellement. La raison vacille et bien entendu l'intellectualisation n'est plus un mécanisme de défense qui soit de mise ! J'ai toujours eu peur de retomber dans un quelconque mysticisme alors même que la logique du ou des discours psychanalytiques me semblait toujours faible à rendre compte de la rencontre ou des rencontres qui se produisaient dans le réel des cures. A bien entendre : la problématique spirituelle de la psychanalyse paraît une évidence car il s'agit bien de s'intéresser aux méandres d'un esprit qui n'en est pas pour autant pur esprit mais bel et bien inscrit dans un corps pulsionnel qui, du fait même du discours tenu en séance et objet d'écoute, va même re-prendre chair. Je serai heureux de vous entendre sur ce point qui, vous l'aurez compris ne cesse de me tarauder.

J.-M. HIRT – Je répondrai par un écho. Le mot Autre me concerne, mes questionnements sur le religieux, la religiosité s'origine dans un travail psychothérapeutique en psychiatrie, à Nanterre, à la rencontre de patients musulmans. Des autres qui me posaient des questions de cet Autre. Il n'était

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

pas question de Dieu, mais de délires mystiques de cet autre doublement autre, psychiquement et d'un autre dieu.

Donc de nouvelles questions sont posées à la psychanalyse par l'islam et ce mouvement de ces patients d'entrer dans cette réalité. L'autre présent renvoyant à cet autre absent, devenant sujet par l'islam. La conjonction entre corps, esprit et chair est le corps de ce qui fait le vif de la question. La foi du charbonnier est le nouage entre le corps et la chair. Et en arrière-plan, là dessus, je ne suis pas d'accord avec Lacan, car Lacan simplifie, c'est plus compliqué que cela : le christianisme dit quelque chose d'essentiel de la chair que Lacan laisse de côté.

Le désir du prochain

Marie AGUERA intervient à partir de sa lecture du chapitre 18 du livre de Jean-Michel Hirt – Dans ce chapitre, à propos de l'injonction biblique « tu aimeras ton prochain comme toi-même » et de l'évangile du bon Samaritain (Luc 10, 29-37), vous mettez en parallèle la pensée de Freud et celle de Lacan.

Freud, dans *Malais dans la civilisation*, considère que cela relève de la formation réactionnelle universelle de la religiosité, à la fois souhaitable pour limiter les pulsions d'agression par une loi qui incite à l'identification et prive les relations d'amour de leur but sexuel, et impossible à tenir du fait de son caractère contraire à la nature humaine.

Lacan, lui, dans son Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* considère au contraire que cette injonction ouvre à la jouissance car elle est porteuse d'une « intolérable cruauté », et que les paroles de Jésus comportent un « humour qui dépasse tout ».

Vous développez ensuite l'idée, que vous avez approfondie dernièrement, que le prochain est le Samaritain, celui qui, à la vue du corps supplicié « discerne une forme humaine qui lui fait éprouver du désir » et le pousse à « détruire la destruction ». Quant au prêtre et au Lévite qui ont passé leur chemin, indifférents, vous dites d'eux qu'ils « nient le désir ». Eux sont porteurs, dans la parabole, de la religiosité et son organisation défensive surmoïque contre la pulsion.

Le Samaritain, lui, éprouve le même désir, mais radicalement inversé, que celui, négatif, des bandits qui ont attaqué cet homme sur le chemin. Il se laisse aller à ses passions. Car, dites-vous, le désir est porteur de « négation de la négation ».

Là où les bandits jouissent de l'autre, le Samaritain jouit sans objet.

Je résume vos propos, afin de pouvoir amener ma question : Il me semble bien que le psychanalyste est mû par quelque chose de proche. Qu'il est séduit par non seulement le corps, mais la chair morcelée que lui donne à voir

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

et à entendre le patient qui lui fait une demande. Pulsion *scopique* et désir pour l'autre. Par provocation, je me suis risquée à formuler l'expression « pulsion d'amour » dans notre groupe, mais je perçois combien cela doit être affiné !

Qu'en est-il de la réparation ? Qu'en est-il aussi de la pulsion d'emprise dans cette configuration ? Et peut-on soutenir ce parallèle avec le désir du psychanalyste pour son patient ?

J.-M. HIRT – Un mot sur la frilosité, comme vous le dites dans votre préambule : ce n'était pas évident de parler de Dieu dans un milieu psychanalytique. C'était « cochon ! » Aujourd'hui, on peut en parler autrement, je n'ai pas été censuré ni brûlé, il y a même un désir pour cela, car les analystes ne sont pas à l'aise dans leur athéisme. Mais je ne voulais pas prendre le même biais que Marie Balmarie.

Pour en revenir à vos trois questions, elles sont adossées au Samaritain. Les deux interprétations de Freud et de Lacan sont radicalement opposées : Freud se met en colère contre « aimer son prochain comme soi-même. » L'inconnu pour le Samaritain n'a pas de sens, et là il parle de saint François et de l'amour sans objet. L'amour sans objet, ce serait un sur-narcissisme ou quelque chose qui prive l'objet de ce qu'il est en droit d'attendre, ce qui rend l'éthique impossible.

Lacan, quant à lui, prend les choses par le biais de Sade. Ce qui est à l'horizon de l'amour c'est le meurtre ; « aimer son prochain comme soi-même » c'est, aussi, cruel, c'est le tuer et l'ingérer. L'Autre est mis à mort par amour.

Pour ce qui est de la réparation, je ne suis pas à l'aise avec le terme.

Marie AGUERA – La réparation est une réponse qui vient objecter le désir de l'analyste.

Jean-Michel HIRT – Oui, mais cela me fait penser à un garagiste. Une analyse c'est une aventure et non une réparation. Je suis comme le Samaritain, curieux et excité. Il y va confronté à quelque chose qui se trouve être quelqu'un, avec le désir de renoncer à la destruction en assumant le désir de meurtre, mais il le prend en charge psychiquement. C'est cela être attentif à son prochain. Le mouvement de libido qui se transforme de manière érotique dans un prendre soin de l'autre.

Je comprends mieux l'emprise ; la question de cette emprise, c'est la question du désir de l'analyste qui implique le renoncement à la toute-puissance dans le désir de guérir. Pour la pulsion d'amour, je serai réservé, cela sonne comme cure d'amour. Freud dit que cela implique autant de haine que d'amour (cf. La Gravidité). Le renoncement n'est pas dénué de désir. Un désir sans objet permet de rentrer dans cette logique de renoncement. Il y a un

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

désir libidinal du psychanalyste qui nous entraîne dans le jeu transférentiel qui n'est pas sans objet.

Evènement intérieur et mystique

Bruno FABRE – Révélation et expérience intérieure. Il reste malgré tout quelque chose qui ne relève pas de la « religiosité » – considéré chez Freud comme héritière de l'organisation pulsionnelle et gardienne des exigences culturelles. Quelque chose dont la religion est somme toute dépositaire, à savoir la question de la « révélation » ou de « l'expérience de l'évènement intérieur » qu'on pourrait citer à propos de saint Augustin ou de Paul Claudel ou encore de Simone Weil comme vous le faites avec Paul de Tarse (on rajouterait volontiers Hannah Arendt ou Etty Hillesum).

« L'évènement intérieur », sur quoi Freud a de la difficulté à dire ce qu'il en est, est pourtant ce qui échappe quelque part à la religion et c'est pourquoi il nous intéresse. Il ne dépend pas de la croyance *a priori*, mais d'une « révélation ». Vous citez à ce propos Nietzsche : « Tout à coup quelque chose devient visible, audible, quelque chose qui vous ébranle au plus intime. » Cet évènement intérieur témoigne bien sûr de la religiosité du psychisme. Ne pourrait-on pas rapprocher ce terme de révélation de l'expérience même de la cure analytique dans la mesure où, à un moment ou à un autre, le sujet peut dire « je le savais depuis toujours » – savoir qui appartient à l'émergence du refoulé, et qui est aussi révélation de son désir. Il y a dans ce désir qui se révèle un « déjà là » mis à découvert par le sujet qui jusqu'alors semblait l'ignorer. On retrouve dans l'expérience spirituelle, mystique, cet effet de révélation, un « je le savais depuis toujours » qui permet de reconnaître ce qui vient à la rencontre du sujet de la révélation – que certains nommeraient dieu et d'autres « évènement intérieur ». Dans la revue *Topique* Christoph Théobald relevait le terme de « mystagogie » – expérience de la rencontre avec un maître intérieur. Ailleurs dans ce même numéro Marc Bonnet parlait de « transfigurations » ! Quelque chose se révèle au sujet qui dans le fond de l'inconscient apparaît comme un désir le plus essentiel et profond. Un psychanalyste Viktor E. Frankl a osé l'expression « le dieu inconscient ».

J.-M. HIRT – Une jouissance sans objet, ce n'est pas la même chose que le désert. La sublimation, c'est une autre jouissance avec un autre objet, mais c'est compliqué de se contenter de la sublimation, car on est dans le cadre d'une métaphysique représentative occidentale de l'extase. Freud resta très traditionnel, il n'aime pas le travail des surréalistes. La sublimation dans la perspective de la représentation reste inutilisable et aujourd'hui conférée à l'art contemporain.

Lacan n'a pas hésité par rapport à Dieu : l'inconscient, c'est Dieu. La révélation, il faut l'entendre de plusieurs façons. D'un point de vue religieux,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

pour le sujet cela lui tombe dessus et cette révélation ne dépend pas du sujet. S. Weil dit « peu importe d'être croyant ou incroyant, c'est Lui qui vous prend. » Elle était prise alors même qu'elle n'était pas concernée par la religion juive. C'est une révélation singulière qui ne dépend pas du sujet. La révélation, c'est aussi les livres révélés, la Bible, le Coran. Je crois que Claudel a magistralement déployé tout cela, il est dans un travail d'imagination créatrice. Ces livres, il faut les lire en fonction de son trajet personnel, et n'en pas figer le sens. Il y a une multitude de sens en fonction du lecteur, un ésotérique qui passe à un exotérique et ainsi de suite. Dans la dualité, il y a reconnaissance d'une partie de moi-même qui jusque là était voilée.

Débat avec la salle

C. HENRI-MENASSE – Je suis étanche de chez étanche à la spiritualité. En venant je pensais mieux comprendre, mais je ne comprends toujours pas. Une histoire, que m'a racontée P. Herlem, me revient : un vieux rabbin, immense savant, est en train de mourir en Pologne. « La vie est un long tunnel » dit-il aux gens qui sont réunis autour de lui. Cette parole va jusqu'en Israël et jusqu'à un jeune rabbin qui dit : « Non, la vie n'est pas un long tunnel ». La rumeur repart en Pologne où le vieux rabbin est encore vivant. L'entourage se demande si on peut lui dire cela. Finalement la parole du jeune rabbin d'Israël lui est rapportée. Il écoute et dit : « On peut aussi voir cela comme ça ».

J.-M. HIRT – L'étanchéité, c'est une dimension dont seule la religion juive a parlé. Je répondrai par une autre histoire. Moshé fait du ski hors piste et tombe dans une crevasse. Il se rattrape à un bout de bois. Il se met à crier : « Y a pas quelqu'un ? » Une voix qui tombe du ciel lui dit : « Rassure-toi mon fils, les anges sont là, tu vas te laisser aller ». Au bout d'un moment Moshé s'écrie à nouveau : « Y a pas quelqu'un d'autre ? » Le vide, le rien, c'est une forme de déprise par rapport à la croyance. Ce n'est pas de l'athéisme, c'est une figure du mystique.

J. PEUCH-LESTRADE – Je pense à un échange de lettres entre Freud et Jung. Jung lui disait qu'il avait subi un attentat sexuel dans son enfance. Dans votre texte, vous restez dans la logique de l'homme seul en face de Dieu. Vous faites l'impasse sur l'institution religieuse et les autres institutions. Et quand je reprends Jung et la rupture entre Freud et Jung, il y a la création du comité secret. Entre deux, il y a une histoire secrète. Une dimension mystique qui renvoie au secret.

J.-M. HIRT – Je ne parle pas de l'institution et c'est volontaire, car c'est quelque chose qui me paraît appartenir au passé. « La conception religieuse du monde, c'est fini », dit Freud. Aujourd'hui cela part dans tous les sens et

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

cela n'a plus de cohérence, on assiste à des conduites insensées. La religiosité devient l'allié du pulsionnel et ne « tamponne » plus le pulsionnel. Le temps de la cohérence du sens est terminé. Aujourd'hui les gens vont faire leur marché et ils bricolent leurs croyances. Du coup, l'écueil est « comment échapper à la névrose obsessionnelle » et cela est une menace. Comment faire pour être tout à la fois le prêtre, la victime et le rituel. La décomposition des institutions religieuses engendre des névroses. Je cherche un chemin de crête entre l'institution et la névrose obsessionnelle, car en revanche la lecture des textes est là. Les textes ne sont pas périmés.

Pour la question du secret, je ne comprends pas bien. Freud était près de ce qui existait à côté de l'institution religieuse, les mystiques sont dans une situation précaire. Soit ils sont surveillés comme dans l'institution chrétienne, soit dans l'islam, ils sont très libres mais très menacés, on leur coupe la tête. Quand Freud crée le comité secret, il est dans la défense de la psychanalyse entre croyants et il y a cette tendance des psychanalystes à être entre soi.

Marc BONNET – Au moment où il y a une décomposition de l'institution, il y a une mise au secret, en pensant que c'est qui va la sauver. Je fais référence aux difficultés actuelles du IV^e Groupe.

J.-L. SERVERIN – Le mysticisme serait une érotologie de la présence-absence de l'objet, l'absence étant un renoncement à la présence. Il y a une opposition entre le vide (l'image) et l'absence (la solitude). Le monothéisme serait alors ce qui permet à l'homme d'envisager la solitude.

J.-M. HIRT – Votre intervention évoque le monument artistique qu'est l'opéra de Schönberg, *Moïse et Aaron*. Il y a un antagonisme à l'intérieur du monothéisme dans ces occurrences. Qu'est-ce que la représentation vient sceller ? Dans le judaïsme, la représentation est absente, au contraire du christianisme. Dans l'Islam, c'est dans la rupture mais aussi dans la reprise.

Bruno FABRE – Qu'en est-il du travail psychanalytique si ce n'est de passer de la relation du désir d'objet au désir sans objet ? La fin de toute analyse ne serait-elle pas le renoncement à l'objet ? « Renoncer au but du désir l'objet de jouissance sans renoncer au pouvoir du désir...une jouissance sans objet », p. 211. N'est-ce pas cela qui permet la sublimation ?

Questionnement concernant l'évènement intérieur

Marie-Catherine LAVAUD – J'ai découvert l'existence de l'évènement intérieur avec la lecture de votre livre. Vous le définissez comme un évènement qui

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

survient « quand le moi jouit de voir à partir de l'infini de son désir et non du fini de l'objet », p. 216.

Vous illustrez bien les deux versants du désir infini sans plus d'objet avec Sade d'un côté et saint François d'Assise de l'autre. On pourrait y adjoindre Etty Hillesum, Mme Guyon et pourquoi pas le président Schreber et le peintre Christoph Haizmann. (Freud, *Une névrose diabolique du XVII^e siècle*).

Comment ne pas l'interpréter comme une « psychopathologie » ?

Peut-on l'interpréter comme un déni de réalité, voire une perversion ?

Je cite : « La jouissance du prochain (le Samaritain, Jésus-Christ, Antigone) paraît liée à la vision de l'objet transfiguré ».

1 – Quand Pascal écrit « Feu » dans son Mémorial – évènement intérieur de la nuit du 23 novembre 1653. Est-ce le feu intérieur de la foi ou une vision ?

A chaque fois, ces sujets à l'évènement intérieur semblent propulsés dans une sorte de béatitude ou un changement radical (saint Paul) ou Schreber. Je cite Freud : « Il trouva la guérison lorsqu'il se résolut à abandonner sa résistance vis-à-vis de la castration... Il trouva alors la sérénité et le calme...mena une vie normale, à ceci près qu'il passait chaque jour quelques heures à cultiver sa féminité, dont il restait persuadé qu'elle progresserait lentement jusqu'au but fixé par Dieu », *Névrose diabolique*, p. 298.

Quant au peintre du XVII^e siècle, « il entra dans un ordre religieux ; cela mit un terme tant à son combat intérieur qu'à sa détresse matérielle » et Freud de conclure quelques pages plus loin : « une stase libidinale qui ne trouve pas à se satisfaire réellement se ménage moyennant une régression à d'anciennes fixations, un écoulement au travers de l'inconscient refoulé », p. 315.

2 – Vous concluez que l'évènement intérieur n'a rien à voir avec une doctrine religieuse mais « qu'il constitue une ouverture sur les voies du désir quand le sujet s'y engage en misant sur la jouissance qui fasse écho à l'infini de ses passions », p. 216.

Alors doit-on parler d'évènement intérieur quand Pascal au cours d'une nuit d'insomnie résolut le problème complexe de la cycloïde qui mettra Leibniz sur la voie du calcul infinitésimal ? Freud aurait préféré ce genre d'évènement intérieur.

J'ai du mal à saisir la nature et le lieu de l'évènement intérieur. J'ai orienté ma réflexion sur la question du savoir entre Lou Andréas-Salomé et Freud : savoir, moyen de jouissance.

Je n'ai pas trouvé de réponse. Car avec l'évènement intérieur il s'agit « d'un savoir sans doute », sans remise en question, avec une toute puissance de la pensée, non ?

C'est en relisant *L'inquiétante étrangeté* et *Au-delà du principe de plaisir* que j'ai trouvé matière à articuler l'évènement intérieur à l'œuvre freudienne, donc au travail de l'analyste à l'écoute du sujet.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

D'où deux questions subsidiaires :

A – Peut-on penser que l'évènement intérieur surviendrait quand le sujet se défile face à une inquiétante étrangeté, clive, s'en tire avec la pirouette de l'évènement intérieur ? Freud définit ainsi l'inquiétante étrangeté « elle se constitue lorsque des complexes infantiles refoulés sont réanimés par une impression ou lorsque des convictions primitives dépassées paraissent à nouveau confirmées », p. 258.

Je rappelle encore une phrase de Freud : « Quiconque en revanche a liquidé en lui, radicalement et définitivement ces convictions animistes, l'inquiétante étrangeté de ce type n'a aucune prise » et plus loin de conclure « Il s'agit donc ici purement d'une épreuve de réalité, d'une question de réalité matérielle », p. 256. D'où : qu'est-ce qui se passe quand le sujet ne peut faire face à cette réalité ?

B – La seconde question a rapport avec la compulsion de répétition. Freud décrit magistralement dans *Au-delà du principe de plaisir* la compulsion de répétition. Je m'explique : la première pulsion est celle du retour à l'inanimé. Toute pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'effet de pressions externes. « Le but de toute vie est la mort, le non-vivant était là avant le vivant », p. 91. Il y a donc, quand le vivant émerge, des passages obligés dans le développement organique : l'embryologie illustre à merveille « la compulsion de répétition organique » – passage dans le milieu aquatique, développement des différentes couches du cerveau, etc.

Pourrait-on traduire l'évènement intérieur comme un vestige d'une étape anthropologique : quand l'homme a quitté l'animalité pour devenir humain ? C'est-à-dire a eu accès aux notions de beauté, d'avenir et de liberté ou à la conscience de sa propre finitude.

Certains hommes, pas nombreux, seraient alors capables de répéter, au niveau du développement de la vie psychique et non plus organique, cette phase d'humanisation en articulant l'infini du désir et sujet du désir, (p. 221).

J.-M. HIRT – Je ne suis pas d'accord avec vous, je pense qu'il y a là un réductionnisme. C'est dans la psychopathologie quotidienne que se situe la croyance. Je répondrais volontiers par ce que propose D. Geay : passer d'une psychopathologie de la croyance à une métapsychologie de l'altérité. De ses problèmes psychiques, Simone Weil dit que cela ne regarde pas cette autre dimension, que cela ne regarde pas Dieu. Cela n'est peut-être pas du clivage. Entre la vérité visible et scientifique et la vérité intérieure, il n'y a pas de réciprocité. Nous sommes à un point de croisement, entre la considération que nous avons pour les Ecritures et l'utilisation des Ecritures. Les mécanismes du monde sont finis et fonctionnent par la nécessité. Pour le reste, il y a la grâce ; si un évènement intérieur se produit vous y serez ouverts. Je vous suis jusqu'à un certain point dans la réalité extérieure, mais pas du côté de la science,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

celle-ci n'a plus rien à voir avec la psychanalyse, il n'y a qu'à voir l'importance des neurosciences. Je laisse la question du nirvâna de côté, mais Jung connaissait le nirvâna beaucoup mieux que Freud. La réduction du pulsionnel à zéro, oui, c'est ce que j'évoquais.

Au niveau de l'embryologie, on va du côté réductionniste dans ce qu'on sait d'un point de vue scientifique, et là aussi on quitte le terrain de la psychanalyse. Freud écrit *Au delà du principe de plaisir* en 1920. Alors on pensait que la laïcité sortirait de la science. Freud était scientiste, maintenant ce n'est plus tenable. Le scientisme est un échec. Les paroles évangéliques n'ont jamais cessé d'être en contradiction avec les vérités du monde. La vérité scientifique n'épuise pas la vérité de ce monde. L'alliance entre science et religion serait monstrueuse et étonnante.

La révélation et le changement d'objet

Zohra PERRET – Il me semble que chez Freud il est une thèse majeure, constante, c'est le rapport qu'entretiennent la pulsion et l'objet.

L'objet de la pulsion est ce en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but. Pour Freud il n'est pas de doute que la pulsion est dès l'origine toute entière orientée vers la satisfaction de besoins et la résolution des tensions.

Ainsi, pour tout un chacun dans son immaturité première de l'état infantile – nécessité biologique et psychologique obligent – le premier objet d'amour est censé assurer et satisfaire les besoins pulsionnels (d'auto-conservation et libidinaux).

Il y va ainsi des adéquations ou inadéquations des réponses du premier objet d'amour aux attentes pulsionnelles – sentiment de plénitude et de toute-puissance, mais également déception et sentiment d'impuissance.

Ces moments précurseurs de la désidéalisation du premier objet d'amour ont comme corollaires la quête et la « trouvaille » de l'autre objet d'amour, et avec lui la question paternelle.

Ainsi que vous le soulignez, la question paternelle et l'impuissance infantile demeurent constitutives de la naissance de la croyance religieuse.

Sur ce changement d'objet (objet paternel) se transfèrent toutes les attentes pulsionnelles déçues et insatisfaites.

Pour Freud, l'objet n'est pas lié originairement à la pulsion, mais il s'y ordonne en fonction de ses aptitudes à permettre la satisfaction de désir et de sentiment de plénitude.

Le petit d'Homme fait momentanément l'économie du deuil, et transfère sur le nouvel objet d'amour qui se révèle à lui la grandeur et la puissance qu'impose la poussée pulsionnelle.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

C'est la rencontre de la « deuxième chance ».

Je fais l'hypothèse que ce moment-là, ce passage-là du changement d'objet – amour et haine – cette rencontre-là est un événement intérieur majeur qui fait effet de révélation.

Cet objet d'amour prend dès lors, dans le surinvestissement où il est tenu, figure de divinité. Ne pensez-vous pas que ce moment particulier du changement d'objet d'amour avec toute sa charge pulsionnelle est un événement intérieur matriciel qui appelle et contient toutes les expériences de révélation, y compris la révélation qui prépare le passage du père incarné à celui de Dieu, le père transcendé ?

J.-M. HIRT – Je me sens assez en accord lorsque vous dites qu'il y a ce donné de la mère et ce changement d'objet qui passe par la parole, c'est ce que vous appelez la seconde chance. Dieu dit à Abraham : « Quitte ta mère ». C'est une reprise assez juste. Mais ce qui me tracassait, c'est ce passage du père incarné au père transcendé. La croyance au père, c'est cela dans la psychopathologie et c'est ce qui est infantile. Pour Freud, Dieu c'est le père, on ne sort pas de là, mais c'est trop court et on ne peut s'en tenir là car on est confronté à toute la littérature mystique. Il n'y a pas que le père.

Zohra PERRET – « A propos d'Allah, peut-on parler de Dieu le Père ? » Dans l'Islam, Dieu est du côté du passage et il s'en va (abandon de Marie). La tragédie du prophète, c'est de n'être qu'un homme avec les mains vides : il ne se propose que comme homme. Il nous lègue un texte fragmenté mais passionnant, mais il n'y a pas de garant et les musulmans font du Coran un code de la route.

Mise en perspective du politique en décalage du religieux

Nouri JEDDI – En se mettant au service de l'économie libérale – faire des profits financiers maximum – sans aucun projet d'avenir pour la société, n'assistons-nous pas à la défaite du politique ?

Ce que l'on nomme le retour du religieux n'est-il pas seulement le symptôme d'un monde en mutation et en proie aux soubresauts de conflits d'intérêts égoïstes ?

Ne s'agit-il pas plutôt de l'instrumentalisation de la soif de croyance religieuse pour la prise du pouvoir ?

Quel serait le lien entre ce « retour du religieux » et les prouesses de la science qui envahissent notre vie quotidienne et transforment rapidement notre mode de vie ?

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Paradoxalement un désenchantement saisit l'esprit de nos contemporains même si ils adoptent les applications techniques mises sur le marché.

La science a-t-elle perdu son âme en se mettant également au service de l'économie libérale et en avançant sans contrôle.

Freud n'aurait-il pas écrit autrement aujourd'hui sa xxxv^e *Nouvelle conférence* en étant plus critique envers la science actuelle ?

J.-M. HIRT – J'ai aimé « la science a-t-elle perdu son âme ». Des idéologies terribles étaient empreintes de religiosité et il n'est pas question d'abandonner le terrain de la psychanalyse. Il s'agit avec vous de tenir les deux rôles.

Aujourd'hui comment faisons-nous par rapport à l'éthique ? La science ne veut pas s'intéresser au sujet, elle ne veut s'intéresser qu'à l'objet. Freud croyait qu'il y avait la possibilité pour le sujet d'être sujet de la science, maintenant on sait que la science n'a que des objets – par exemple, le clonage, et comment va-t-on faire avec les clones ? La psychanalyse et la science sont deux modèles différents.

D'autre part, la science pose sans arrêt des questions et ne peut aller au delà avec la révélation religieuse et les croyances institutionnalisées. Et nous sommes dans un monde où les institutions ne peuvent plus clore le questionnement. Est-ce qu'il y aura des bricolages comme avec le *new age* ? Nous sommes des orphelins de la religion telle qu'on l'a connue.

Le seul travail, c'est celui du retour aux Ecritures et ce qui est impressionnant à présent, c'est la manière dont va nous revenir le sens.

Je vais m'arrêter maintenant car nous n'avons plus de temps. Il y a trois textes dont nous n'avons pas parlé, ceux de J.-P. Allié, R. Dubanchet et D. Geay. J'y répondrai par écrit.

Marc Bonnet remercie chaleureusement Jean-Michel Hirt pour son intervention passionnante qui fut suivie avec un intérêt soutenu par les participants de cette après-midi de travail. J.-M. Hirt confiera que c'est la première fois qu'il était invité dans une telle manifestation, indiquant ainsi implicitement les résistances des analystes à remettre sur le métier un travail dans le domaine du mysticisme.

Ré-articulation sur la problématique de l'Autre

Jean-Pierre ALLIE – Si je vous ai bien entendu, la question n'est pas tant celle de l'existence ou de la non-existence de Dieu. Serait-elle celle du rapport de l'Homme à l'Autre et à son désir ? Et comme ce rapport, depuis Freud, nous l'entendons sur le fond du sexuel et, depuis Lacan, sur le fond du champ de

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

l'Autre, devrions-nous entendre l'athéisme comme la condition de l'homme, à partir de ce fait que l'Autre ne répond pas à sa demande, et qu'il n'est pas le garant d'une jouissance dont le sujet est séparé à tout jamais ?

Ne pourrait-on rapprocher ce vide de référence dernière, et l'impossible de pouvoir s'appuyer sur une vérité, et ce dès l'origine, à quelque chose du masochisme primaire freudien et de la pulsion de mort, (*l'Autre barré*, dirait Lacan) ?

Freud a dit, très simplement, que la religion c'est ce qui débarrasse chacun de sa question, et ce qui règle la névrose à la place de tout le monde ; finalement, donc, chacun se trouve satisfait parce qu'il se trouverait ainsi débarrassé de sa culpabilité. Alors, l'athéisme, ne pourrait-il être compris comme réappropriation de sa propre culpabilité, autre version du libre arbitre, ou, plus analytiquement, de la fonction du jugement, comme nous l'ont enseigné les « formulations sur les deux principes » ? La première chose à faire, pour se débarrasser de la croyance, c'est justement de se réapproprier la culpabilité ; réassumer quelque chose, non seulement de la pulsion de mort, mais également du masochisme primordial, qui, chez Freud, est quand même, s'il y avait à le désigner, le point de butée le plus radical de l'analyse (avec ou sans fin).

Lacan interprétera la position de Freud comme tentative de sauver le Père, en en faisant le déterminant aussi bien de notre existence que de ce qui agence notre désir. Ne pensez-vous pas que cette position chez Freud – sauver le père – fût-ce au détriment d'une vérité, ou de l'absence de vérité dernière, ne se trouvait pas là, dès l'origine, dans l'abandon de sa *neurotica* pour « sauver le vieux » ? Il le sauve certes, mais « on est prié de fermer un œil » sur le tombeau vide, de le cacher ou le voiler par toutes sortes de constructions mythiques, dont la religion et, d'une autre façon, la science.

L'écriture scientifique se dispense tout à fait de tout sujet qui parle ou même existe ou vit ; le discours scientifique, logiquement et mathématiquement déterminé, exclu, forclos, tout ce qui relève des signes de l'intervention d'un sujet. Ce qui caractérise une démarche scientifique c'est, comme le fait remarquer Lacan, que le sujet, l'expérimentateur n'en a que faire.

Aujourd'hui où le Texte (la religion) ne semblerait plus être fondateur de notre culture, la science se fait de plus en plus présente, exigeante, organisatrice de notre monde. Ne sommes-nous pas en un temps où nous assistons à une dévalorisation du textuel au profit du pouvoir, de l'efficacité et de la rigueur implacable du Nombre ? Écriture du nombre qui régit l'ordre auquel nous ne pouvons que nous confier. En fait, le sujet peut être pris, aujourd'hui, dans des séquences impératives qui font qu'il n'a plus le moindre pouvoir de décider ; nous suivons si nous voulons rester socialement valides, si nous ne voulons pas être « jetés hors du monde ». Aujourd'hui nous assistons le plus couramment à la possibilité d'avoir successivement plusieurs vies différentes, plusieurs statuts ou conditions sociales différentes, divers exercices conjugués. Pensez-vous que le sujet puisse être toujours le même,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

sans une certaine continuité d'existence ? Et quelles conséquences cela peut-il avoir ?

Lacan annonce aller plus loin que Freud : il s'agit non pas de sauver le père mais de s'en passer en s'étant servi de lui. Il va poser la question de sa déconstruction comme problème central de l'analyse. Déconstruction rendue possible et nécessaire quand peut être soutenu qu'il n'y a, pour certaines questions, pas de réponse au pourquoi. « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » Non, le père humain est comme l'Autre, il ne peut pas tout voir, tout savoir. Mais il a fallu Lacan pour mettre en question le mythe de l'Œdipe et du Père, pour que l'on puisse dire que la psychanalyse ne vient pas recouvrir d'un espoir de réponse cette inadéquation foncière, de l'homme et de l'Ordre. « La psychanalyse deviendra une religion le jour où elle fera comme elle, c'est-à-dire quand elle sera capable de donner du sens à n'importe quoi », même au malheur, même à la destruction, qu'elle soit individuelle ou collective. Quelle est votre position quant à une doctrine et une méthode qui se situent « Au-delà du phallus », au-delà de l'ordre phallique, et religieux ? Au-delà que nous montreraient, chacun de leur bord, la femme et le psychotique.

Alors, quel refuge ? La religion, en particulier le monothéisme qui privilégie le Père, en donnant du sens à la vie et des lois morales, était – voire est encore – un certain mode de réponse. La science en est un autre. Mais la psychanalyse viendrait plutôt mettre en échec les réponses. Si l'Autre est inconsistant, il n'y a pas de réponse à attendre. Avez-vous une réponse à ça ?

A quel besoin inconscient répond la religion dans son postulat de la Création et sa cosmogonie ? A bien y regarder, il donne forme à ce vœu, ou désir, de remplir, ou répondre, à ce mystère de l'origine du monde, et du sujet, en y maintenant la limite, et une limite au Penser.

Permettez-moi une petite plaisanterie au final : si « Dieu ne joue pas aux dés », il s'adonnerait parfois à la roulette (russe ?) quand « un père, passe et manque » ; allons, rien ne va plus... Et je remercie encore, M. Hirt, de nous avoir donné cette occasion de penser, encore...

J.-M. HIRT – Je ne peux que convenir avec vous de la nécessité d'entrevoir l'athéisme comme condition *humaine* de l'homme, condition obtenue après dissipation des illusions infantiles, en somme comment vivre avec ces « illusions perdues » ? Une des conséquences décisives de cette incroyance liée à l'âge adulte est à coup sûr la capacité pour l'individu de se réapproprier sa culpabilité, « ni dieu ni maître » ne peuvent plus dispenser de le faire et c'est tant mieux. Bien entendu, les religions doivent pour pérenniser leur domination sur les esprits fournir toutes sortes de réponses sur le sens de la vie et de la mort. La « maladie infantile de la psychanalyse », en tant qu'héritière ou pour reprendre l'expression de Wladimir Granoff « dernier avatar » de « la religion monothéiste », c'est d'être toujours tentée de tomber dans ce panneau. Elle l'évite d'autant moins que même lorsque Lacan signale le piège, des

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

cohortes de psychanalystes, dont nous faisons tous partie à un moment ou à un autre, vont répéter ou ânonner ce que dit Freud ou Lacan, comme si c'était parole d'Évangile justement. Mais pour en revenir aux religions, il me semble que le bon usage de leur présence consiste à se confronter aux Écritures sur lesquelles elles s'appuient, au moins dans la perspective du monothéisme. Dès qu'on lit la Bible et le Coran, on est confronté à une excellente nouvelle : les textes fourmillent de contradictions et d'énigmes, ils sont loin de fournir des réponses sans équivoque à qui sait lire, mais lui apportent un océan sans rivage de questions. La capacité singulière d'interprétation devient alors la clé de voûte de toute foi.

Événement intérieur et sexualité

Robert DUBANCHET – « La religiosité débusquée par l'athéisme freudien au cœur de la réalité psychique donne la possibilité de procéder au nettoyage analytique du religieux et de réaliser en quoi la religion correspond à l'angoisse que l'homme éprouve devant son monde intérieur » (J.-M. Hirt). J'essaierai d'ouvrir cette proposition de Jean-Michel Hirt aux interrogations suscitées par « Le besoin de croire » de S. de Mijolla. J'avais évoqué trois points : la question du narcissisme originel, la question de la socialisation de la psyché et la question du sens et de la finitude.

Je souhaiterais réfléchir également avec Jean-Michel Hirt à ceci : Freud, dans *L'avenir d'une illusion* a décelé que les pulsions sexuelles et leur motion cruelle sont à l'origine de la religiosité du psychisme et des croyances religieuses qui en résultent.

Robert Stoller dans son article *Faits et hypothèses, un examen du concept freudien de bisexualité*, NRP, n° 7, 1973, propose une interprétation de la sexualité perverse et normale (aucune différence tranchée ne permettant de les séparer) qui force à reconnaître en son sein d'un désir de nuire, d'une part de haine – voire de cruauté – qui habite de l'intérieur l'excitation sexuelle.

Ces deux citations peuvent-elles se comprendre et s'associer avec ce que Jean-Michel Hirt propose : « La sexualité est rendue au scandale qu'elle ne peut cesser d'être, dès qu'elle est perçue comme associant dans la jouissance l'épreuve du néant et l'expérience de la singularité ».

J.-M. HIRT – En accord avec Stoller, il me semble que l'enjeu de la vie sexuelle relève de l'articulation entre les trois courants de l'amour : la tendresse, la sensualité et la cruauté. On perçoit d'emblée combien cette articulation est périlleuse et problématique, c'est ce que j'essaie d'élucider dans mon dernier essai, *L'Insolence de l'amour*. Reste que là encore, il est impossible de réfléchir sur les dimensions psychiques de l'amour sans tenir compte des constructions religieuses à cet égard : que ce soit la déclaration d'amour,

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

l'amour du féminin ou la fidélité amoureuse, aucun de ces aspects ne peut se passer de l'interrogation des Ecritures et de l'étonnement qu'elles procurent souvent dans l'originalité et l'inventivité de leurs approches du désir humain.

Question d'un agnostique à Jean-Michel Hirt

Dominique GEAY – Et Dieu dans tout ça ? En prononçant le nom de Dieu, on ne se garantit pas de nommer le « bon » Dieu. Il me paraît même que le nom de Dieu porte en lui-même une confusion, confusion qui se lit dans le fait de lui avoir conservé le nom de *theos* qui le relie à son étymologie originelle de simple divinité. Ce n'est pas l'exposant majuscule qui entraîne la perte de la chaîne étymologique.

Theos, c'était la divinité grecque, Zeus à figure humaine, le père que l'on a pu en effet tuer et dont le meurtre grâce à la dénégation de Socrate, a permis de sortir de la cosmogonie. La philosophie a quitté la sagesse d'Héraclite, pour devenir la science. Cela n'a pas duré très longtemps pour la philosophie, puisqu'en l'espace de deux siècles elle est retombée dans le brouet de la sagesse qui a fourni le sophisme, l'épicurisme et le stoïcisme, pour ne citer que celles-là. Mais malgré tout la science a continué son œuvre d'exploration, sans interdit sacré et la peinture a sorti, de façon que l'on aurait pu croire définitive, la représentation de la cosmogonie en inventant la perspective. Perspective du monde offerte sur le cadavre des dieux dont l'homme ne se remet pas de la perte, comme en témoigne ces nouvelles sagesse qui désespèrent de la possibilité de l'homme de vivre seul.

Vient le christianisme qui remplace les dieux par un Dieu majuscule, unique créateur, issu de l'Ancien Testament juif (Dieu qui conserve toujours de larges traces anthropomorphiques avec son cortège de projection du psychisme humain, jalousie, toute puissance, mais qui devient irréprésentable). Avec l'aide des barbares, le christianisme, en détruisant la culture et l'art gréco-romain, réinstalle une cosmogonie et la peinture oublie la perspective.

Mais le fait d'être un dieu majuscule n'épargnera pas à Dieu d'être à son tour doucement et progressivement assassiné à partir de la Renaissance. Et la même cause produira les mêmes effets : la philosophie s'affranchit de la théologie, la science renaît, la peinture retrouve la perspective.

C'est ce Dieu-là que Freud décrit dans *Malaise dans la culture* (représentation aussi bien du père que de la mère), Dieu que l'on tue dans la répétition pour le dévorer comme le père archaïque de *Totem et tabou* (on peut convoquer l'origine de la mythologie ou l'eucharistie). Du « corps éparpillé » du dieu majuscule, l'humain restera tout aussi inconsolable (Nietzsche, « la parabole du fou à la lanterne »). C'est à ce Dieu-là que Freud s'intéressa, comme raté du narcissisme, comme il repéra le lapsus ou l'acte manqué comme raté du désir. C'est-à-dire que Freud inclut le fait de la croyance dans une psychopathologie et non dans une métapsychologie.

QUATRIEME GROUPE

Organisation psychanalytique de langue française

CYCLE *PSYCHANALYSE ET SPIRITUALITES*

Lyon

Tout autre est le Dieu des mystiques, qui ne se limite pas à la chrétienté – les mystiques soufis iraniens, par exemple – et dont on peut repérer les prémisses dans l'Ancien Testament (parole de Dieu à Moïse devant le buisson ardent, et ce n'est pas limitatif) ou chez Platon. Et qui garde, à travers les différences culturelles et les époques, les mêmes constantes : c'est le tout Autre qui n'a aucune commune mesure avec l'Homme, Celui dont la présence se manifeste dans l'absence. Ce Dieu-là, qui ne tolère aucun anthropomorphisme, sans corps et sans cadavre, est celui qui fait « l'évènement intérieur » du sujet.

Si on reconnaît à l'immanence un rôle direct dans la genèse de la structure psychique du sujet, et si on fait l'hypothèse que la transcendance n'est pas un seul fantasme mais une possible réalité, comme l'immanence, la réalité transcendante doit pouvoir également se repérer dans la genèse psychique d'un individu. Cela serait nouveau « en » psychanalyse, quand bien même cela serait pour en déduire une nouvelle psychopathologie qui outrepasserait la mélancolie. Ce serait une psychopathologie qui rendrait le Réel et l'objet *a plus* « pur » en lui attribuant seulement ce qui lui revient. Autrement dit, ce serait passer d'une psychopathologie de la croyance à une métapsychologie de l'expérience de l'Autre.

Mais ceci fait peut-être toujours résistance dans la communauté analytique. Il n'y a pas si longtemps, les analystes considéraient qu'une analyse réussie impliquait un analysant devenu athée, c'est-à-dire un *croyant* de l'inexistence de Dieu.

J.-M. HIRT – Vos propos me réjouissent car ils témoignent de ce qui ne cesse de déranger aussi bien les prêtres que les analystes, à savoir l'insistance du désir d'éternité en chacun et combien, aussi recouvert ou nié soit ce désir, il persiste à sourdre d'âge en âge. Comme le disait avec beaucoup de pertinence un philosophe des religions trop oublié aujourd'hui, Léon Chestov, la religion rend la foi praticable dans les limites de la raison, mais la foi ne relève pas de la raison et la raison ignore la foi. C'est par-delà le bien et le mal, comme l'écrivent les mystiques de tous les temps, que se célèbrent les noces du divin et de l'humain.